



JOURNAL HUMORISTIQUE.

BUREAUX : 27 RUE ST. VINCENT.—P. O. BOITE 2144, MONTREAL.

Je me hâte de rire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer.—FIGARO.

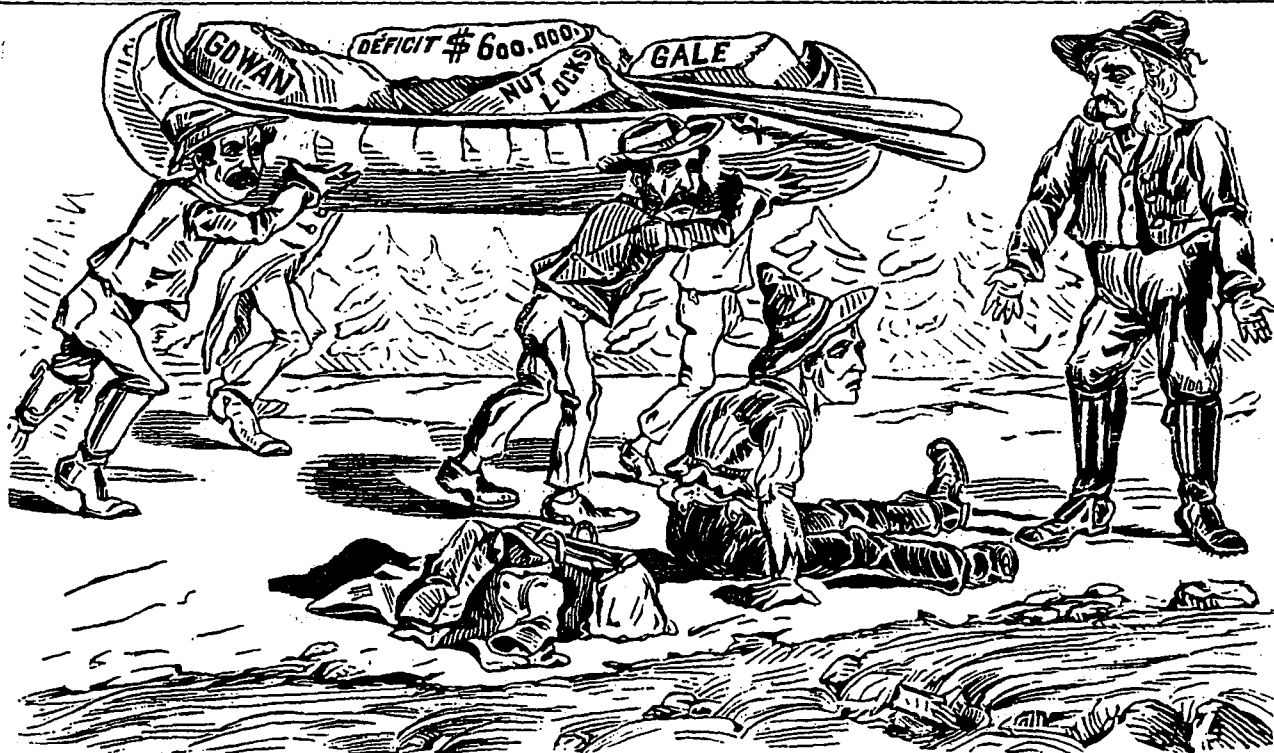
VOL I. No. 7.

MONTREAL, 4 OCTOBRE 1879.

1 CENT LE NUMÉRO.

H. BERTHELOT & Cie.,

Editeurs-Propriétaires.



LE PORTAGE. (pas le portage du fort.)

Joly et sa gang sont en train de faire un long portage, qui durera deux mois. Chauveau faiblit à la tâche.
 JOI.Y.—Ho donc ! Chauveau, mon petit sans cœur, ne fais donc pas l'habitant. Tu comprends que si tu laisses le canot on ne réussira pas à faire le portage.
 CHAUCVEAU.—Jamais on ne pourra se rendre comme ça. Je préfère m'en retourner avec les bleus.

Feuilleton

LES BÉNÉDICTINS

DE

SAINI-NICOLAS-LE-VIEUX.

—A la nuit, dit le comte ; au moins, soupe-t-on au couvent ?
 —Au couvent ?
 —Oui, à Saint-Nicolas.
 —Oh ! certainement qu'on y soupe ! on est même plus sûr d'y trouver la table mise la nuit que le jour.
 —Los farceurs ! dit le comte dont un éclair gastronomique illumina le visage. Tiens, foilà pour la ponne nouffelle que tu me tonnos !

Et il lui remit deux piastros qu'il tira d'une bourse admirablement garnie.
 —Merci, Excellence, répondit le muletier qui, une fois payé, n'avait plus rien à dire.
 —Eh bien ! bartons-nous maintenant ? reprit le comte.
 —Quand vous voudrez Excellence.
 Le guide nida le comte à monter sur sa mule, et se mit en route en chantant une espèce de cantique qui ressemblait beaucoup plus à un *miserere* qu'à une tarentolle ; mais le comte était trop préoccupé du diner qu'il allait faire pour remarquer tout ce que ce prélude avait de mélancolique.

 La route se fit assez silencieusement. Le guide avait fini par croire, en voyant la confiance du comte appuyée des deux énormes pis-

tolets qu'il avait logés dans ses fontes, qu'il était au mieux avec les hôtes de Saint Nicolas le Vieux et que même, peut-être, il faisait partie de quelque bando de la Bohême qui était en relation d'intérêts avec celles de la Sicile. Quant à lui, il savait que personnellement il n'avait rien à craindre, les muletiers étant généralement sacrés pour les voleurs, et doublement, comme on le comprend bien, lorsqu'ils leur amènent une si bonne pratique que paraissait être le comte.
 Cependant, à chaque village qu'il rencontrait sur la route, le muletier s'arrêtait sous un prétexte ou sous un autre. C'était une espèce de transaction qu'il faisait avec sa conscience pour donner au comte le temps de faire ses réflexions et de retourner en arrière si bon lui semblait. Mais à chaque halte, le

comte reprenait d'une voix que la faim rendait de plus en plus pressante :
 —En afant ! allons, en afant, der teufel ! nous n'arriferons chaimais.
 Et il repartait suivi par les regards ébahis des paysans qui venaient d'apprendre du guide le but de cet étrange pèlerinage, et qui ne comprenaient pas que, sans y être conduit de force, on eût l'idée de faire le voyage de Saint-Nicolas-le-Vieux
 Ils traversèrent ainsi Gravina, Santa-Lucia-di-Catarica, Mananunziata et Nicolosi. Arrivés à ce dernier village, le guide fit un dernier effort.
 —Excellence, dit-il, à votre place je souperais et je coucherais ici, puis demain j'irais en me promenant, comme cela, tout seul, à Saint-Nicolas-le-Vieux.
 —Est-ce que tu ne m'us pas tit

que che trouverais un pon souper et un pon lit au coufant ?

—Pardi si, répondit le guide, s'ils veulent bien vous recevoir.

—Mais quand che t'as que ch'ain lettre pour la chénéral.

—Pour le capitaine ?

—Non, pour la chénéral.

—Enfin, dit le guide, puisque vous le voulez absolument.

—Certainement que che le feux !

—En ce cas, allons.

Et les deux voyageurs se remirent en route.

Comme l'avait dit le muletier, la nuit était venue ; il ne faisait pas de lune, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais comme le muletier connaissait parfaitement le terrain, il n'y avait pas risque de se perdre. Il prit un petit sentier à peine tracé et qui s'écartait à droite dans les terres ; puis commençant à quitter la région cultivée, il entra dans colle des forêts. Au bout d'une heure de marche, on vit se dessiner une masse noire, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune lumière.

—Voilà Saint-Nicolas-le-Vieux, dit à voix basse le muletier.

Oh ! oh ! fit le comte, voilà oin coufant dans ein situation pion mélangolique !

—Si vous voulez, répartit vivement le guide, nous pouvons retourner à Nicolosi, et si vous ne voulez pas coucher à l'auberge, il y a un excellent homme qui ne vous refusera pas un lit, monsieur Gemollaro.

—Che ne lo gonnais bas. Tailleurs, c'est à Saint-Nicolas que che feux aller, et non à Nicolosi.

—Zerebello da tedesco, murmura lo Sicilien.

Puis, soulevant ses deux mules, il se remit en marche. Cinq minutes après, ils étaient à la porte du couvent.

(à continuer.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL, 4 OCTOBRE 1869.

AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boîte 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. B.—Pour les abonnements aux Etats-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

AGENCE DE QUEBEC.

Le seul agent, autorisé du "Vrai Canard" à Québec est M. F. X. Sauviat, No. 94 rue Du Pont.

BOUCHERIE TERRIBLE.

Le *Vrai Canard* doit enregistrer aujourd'hui une scène de barbarie sans précédent dans les annales de la Puissance.

Les bouchers des étaux privés, après l'échec du 22 avait résolu de prendre une revanche éclatante. Des conciliabules avaient été tenus dans les différents quartiers de la ville et il fut décidé que le 27 on livrerait une bataille finale aux bouchers des marchés publics.

Exaspérés par la sanglante défaite qu'ils avaient essuyée le 22 les bouchers des étaux privés se déterminèrent à user de représailles.

La lutte devait être mortelle, et les préparatifs furent faits sur une grande échelle.

Le général Brown avait conçu un plan de bataille dont les détails stratégiques devaient mettre à néant la tactique ingénieuse des bouchers des marchés publics.

A deux heures du matin le 27 courant les propriétaires d'étaux privés étaient sous les armes dans le Drill Shed.

Les bouchers des marchés St. Laurent et Bonsecours, s'étaient massés sur la place Jacques-Cartier, sous le commandement du général Fullum, qui était ivre encore des fumées de sa dernière victoire, et comptait mettre ses ennemis en déroute à la première charge de ses colonnes d'attaque.

Au lever de l'aurore un coup de feu tiré près du monument Nelson jeta l'alarme dans le camp du général Brown.

L'engagement commença immédiatement.

Charles Meunier, Thomas Dionne et Antoine Crevier, se portèrent en avant et mitraillèrent l'aile gauche du général Brown, qui dut opérer un mouvement de retraite afin d'échapper à une avalanche de gigots de mouton et de corn beef.

La division du faubourg St. Joseph, commandée par le gros Lamb et le petit Dionne, ouvrit un feu meurtrier sur l'ennemi qu'il écrasa sous une pluie de têtes de mouton, de cœurs de bœuf et de saucissons famés.

La lutte fut des plus sanglantes. Les bouchers se prenaient corps à corps et se battaient à l'arme blanche. L'intrépide Meunier fit des prodiges de valeur. Armé d'un saucisson de vingt livres, il assomait E. Lavigne, Joseph Lamalico, H. Price, Paul Denis, Fritz Reinhardt et Beauchamp.

Le gros Piché et Gervais de la rue Ontario, contribuèrent puissamment à assurer la victoire des étaux privés, on faisant plier l'aile gauche du général Fullum. A huit heures c'était un sauve qui pou général parmi les bouchers des marchés.

Le général Brown réussit à corner l'ennemi sur le Champ de Mars. Le peuple se joignit aux bouchers des étaux privés et contribua puissamment à faire pencher la balance en leur faveur.

Le général Fullum, se voyant perdu se consulta avec le major Lavigne. Un parlementaire s'approcha des lignes ennemies portant un drapeau blanc. Il soumit au général Brown un projet d'amistice

qui fut accepté. Les bouchers des marchés mirent bas les armes et se rendirent sans condition. Les bouchers des étaux privés, au mépris de toutes les lois internationales ont traité leurs prisonniers avec la barbarie la plus révoltante.

Une cour martiale s'ouvrit sous la présidence de Charles Meunier et chaque prisonnier subit un procès sommaire. Tous les bouchers des marchés furent payés de leur tête le crime de lèse état.

Lundi matin les condamnés marchèrent au supplice.

L'encre se fige dans notre plume en donnant les détails horribles des exécutions. Ce fut une boucherie plus terrible que celle des septembriseurs dans la révolution de 93.

Le premier appelé fut le général Fullum. Il entra la tête haute dans la salle des exécutions. On lui banda les yeux et on lui mit la tête sur un billot. Le gros Thomas Dionne, exécuteur des hautes-cœuvres, lui coupa le col avec trois coups de hache. Jos Lamalico vint ensuite et fut décapité avec succès. Henry Price, E. Lavigne, Paul Denis, Fritz Reinhardt et Beauchamp, marchèrent au supplice avec courage. Avant de placer la tête sur le billot ils entonnèrent en cœur l'air des Girondins. Un supplice plus terrible était réservé à Léon Dérôme. Il fut embroché tout vif et rôti devant un feu des plus ardents. Pendant les apprêts de la torture pas un muscle de sa figure ne tressaillait. En voyant les flammes, il entonna le chœur *Le feu! Le feu!* dans Jeanne d'Arc.

Lorsque les exécutions furent terminées, les bouchers des étaux privés dépécèrent leurs victimes par quartiers et préparèrent un festin d'anthropophages.

Meunier qui était le chef des cannibales coupa les deux cuisses et l'arrière-train du général Fullum et les fit fumer comme des jambons de Cincinnati. Fritz Reinhardt fut haché menu comme chair à pâté et apprêté avec du *sour crott*. Paul Denis fut coupé par morceaux ; bardé de lard placé dans une poêle avec du saindoux et des oignons. Pendant sa cuisson il répandait une odeur des plus agréables au nez des gastronomes. Les entrecôtes d'E. Lavigne furent apprêtées avec des champignons. Le gras-double de Beauchamp fut cuit à l'étouffée avec de la sauce piquante. Henry Price, qui était trop maigre pour faire un bon plat, fut converti en saucissons de Boulogne et Jos Lamalico fit un excellent bœuf à la mode.

L'échevin Illand présida au banquet.

Les cannibales étaient tous enchantés du succès de leur cuisine.

Quelques morceaux furent un peu durs à digérer. Le cœur farci de Henry Price était coriace à l'extrême. Les rognons sautés d'E. Lavigne causèrent une indigestion au gros Piché, de la rue Ontario.

Somme tout le repas fut des plus succulents pour nos cannibales qui croient aujourd'hui avoir mis fin à la guerre des marchés en dévorant leurs ennemis les plus redoutés.

UN MAL DE DENTS.

J'aime à rencontrer sur la rue un ami qui me dit en grimaçant qu'il a une dent qui le fait souffrir horriblement. C'est si agréable de lui enseigner un remède ; de bourrer la dent avec de la ouate, de se servir de camphre, de créosote, de chloroforme ou d'opium.

L'autre jour, par une de ces soirées humides d'automne, je fus pris à mon tour. J'eus mal à une molaire et j'ai éprouvé exactement les mêmes sensations que mon ami. Je passais mes nuits blanches, j'enragais et je pestais du matin jusqu'au soir.

Je ne rencontrais pas un homme ou une femme qui ne me donnât pas un conseil. L'un me dit de faire rougir au feu une aiguille à tricot et de me l'enfoncer dans le milieu de la dent, un autre me prêta les qualités merveilleuses de l'opium, un troisième m'engagea fortement à aller trouver un dentiste et de faire plomber ma dent. Chacun souriait en me donnant son avis ; c'était un sourire d'ami. Ils ne songeaient pas que cette dent avait un demi pouce de haut et qu'elle était d'une sensibilité extrême. Une sueur froide perlait le long de ma colonne vertébrale à l'idée seule de la faire creuser par un dentiste. Ils le savaient, mais ils s'en occupaient guère, parceque cette dent n'était pas eux.

Si je m'assois à table pour dîner ma vieille dent commençait à se lamenter, si je me couchais, si je me levais, si j'allais en soirée ou si je restais chez moi, elle se plaignait de même. Ce n'étais pas toujours une plainte, c'était quelquefois un saut qui me faisait dresser les cheveux sur la tête. Parfois c'était une douleur tellement atroce que je faisais des grimaces à mon bébé, je formais les portes brusquement et je cassais les carréaux. Je mangeais de la ouate, de l'essence de menthe poivrée, du camphre et de l'opium. Je m'appliquais des sacs de cendres chaudes et des emplâtres de moutarde sur la joue, je me mettais la tête dans un fourneau de poêle, je prenais une transpiration, mais mon martyre continuait toujours.

Après la troisième semaine de mes souffrances, les voisins ne permettaient pas à leurs enfants de passer près de ma maison. Les percepteurs de taxes de la corporation, les canvassers d'assurances et de moulins àoudre étaient obligés de passer par une autre rue. J'étais devenu une véritable bête fauve lorsque je décidai de faire extraire ma dent. J'étais décidé et je ne l'étais pas. Je changeai d'idée quatre fois dans la même matinée et finalement je sortis pour aller chez le dentiste.

Le dentiste était enchanté de me voir. Il me dit que s'il ne pouvait pas extraire cette dent sans douleur il était prêt à me compter un million de dollars. A l'entendre parler l'opération était tellement facile, que j'en vins à la conclusion que je ne me ferais pas enlever ma molaire. Je m'élançai vers l'escalier, mais la douleur dans ma mâchoire devint tout-à-coup si lancinante que je retournai vers la salle d'opé-

ration. Le dentiste me dit qu'il ne forait qu'examiner la dent malade, peut-être n'y avait-il aucune nécessité de l'extraire; mais il pouvait faire mourir le nerf. A force de flatteries, il réussit à m'installer dans son fauteuil. Alors il prit un scalpel très-délicat et déchaussa la dent. Je fis un soubresaut et je dis à l'opérateur que je le tuerais s'il continuait; mais il me supplia de rester tranquille en me disant que cette petite incision était la seule douleur que j'aurais à endurer.

Il fit tant qu'il me décida à me renverser dans le fauteuil et à ouvrir ma bouche.

Alors il introduisit son davier entre mes deux mâchoires et saisit la dent malade. Oh sosodorordon-bordosorsor!!! tel fut le cri horrible que j'émis, mais il n'y fit aucune attention. Il respira longuement, serra son davier dans une étreinte suprême et tira. Cher petit maître! je crus que ma tête allait se détacher du tronc. J'essayai de crier, et de saisir mon bourreau. Je donnai des coups de pied au tabourot et ensuite l'opérateur leva en l'air son davier avec la dent maudite, disant: Là! Je pense que maintenant elle ne vous troublera plus. Je m'élançai hors du fauteuil et je serrai la main de mon dentiste. Je l'appelai mon sauveur et je lui promis une reconnaissance éternelle. Rendu sur la rue je donnais la main à tout le monde, j'embrassai ma femme et j'achetai une douzaine de poupées pour ma petite fille et il me semblait que le monde était trop petit pour moi, tant je me sentais heureux.

Nous avons reçu de MM. Menzies et Gallagher, un magnifique échantillon du raisin du vignoble de Boaconsfield à la Pointe-Clairo. Le fruit est de la plus belle venue et peut soutenir une comparaison avantageuse avec le raisin d'Espagne de France et de Sicile. Nous applaudissons à l'entreprise des vigneron de Boaconsfield qui doivent ouvrir dans notre province, une carrière immense à l'exploitation vinicole. A en juger par les ceps de vigne que nous avons vus, il est indubitable que le sol de notre pays est aussi propice que celui de la France pour la culture de la vigne. L'expérience de MM. Menzies et Gallagher a donné les plus beaux résultats et l'an prochain, les lecteurs du *Vrai Canard* pourront entendre parler de vendanges et déguster un vin d'un crû national.

Valleyfield a l'honneur de compter parmi ses habitants un jeune poète qui est appelé à atteindre les hauteurs les plus élevées du Parnasse. Nous nous permettons de publier aujourd'hui une de ses élégies qui est une véritable perle dans l'écrin de notre littérature nationale. Voici:

PRECIEUX SOUVENIR.

Dis-moi donc, qui aimas-tu aimable Cécile
Et si toutefois que tu m'aimes, moi si jeune
[et fragile
Mesurant mes forces, mes amitiés, ma
[beauté
Où reposent la sincérité, la confiance et
[le secret.
Il faut bien jouir de l'envie et de l'espé-
[rance
Sais-tu toi tu pourras bien me tromper,
[d'un rien
Et qu'il est bien beau et bien doux de
[bien s'aimer.



LA PECHE AU FLAMBEAU.

CHAUVEAU. — Fil toi à moi, Chapleau, Je connais l'endroit poissonneux. C'est moi qui a aidé Joly à prendre Turcotte. Les barbottes ne sont pas rares par ici.

L'art de m'enorgueillir de la rare amitié
[et beauté
L'écho de mon cœur, fait retentir le son
["aimes-moi toujours"
Et la rude époque arrive. La vie, le plaisir
[ou la mort.
La vie est trompeuse
Pour la lâche... honteuse.
Cécile mon adorable amie, moi qui vit
[pour toi
Eteint l'obus, toi qui je serai ton bon ami
[aujourd'hui.
Cessez l'ignorance de mon accent de ma
[vie
Il sera toujours bon, facile et doux, ayez
[confiance
Loin de vous plaire de l'indiscrétion ai-
[mez l'espoir
Et reste du, pour votre bienveillante hon-
[neur, le bonheur
La terre, réchauffée de son espoir et de sa
[saincteté
Elle parcourt de longues vallées de vie et
[de santé
Dis-lui toujours Cécile, la terre pour moi
est un exil
Unissons-nous tous, pour demander vie
[et bonheur
Cécile, ma douce amie, je l'en supplie,
garde mon cœur.
Bonheur! n'arrive pas vite!!
Malheur! arrive trop vite!!
Prosperité! Santé! Bonheur!

P. D.

La correspondance suivante a été adressée à un des grands journaux de Montréal. Nous la publions dans son intégrité en conservant l'orthographe:

Réponse à la Lectrice inculottée du *Vrai Canard*.

M. le Rédacteur,

Je te suppose un cœur mouilleur et plus compatissant que le *Vrai Canard*. Aussi je m'adresse à vous, pour vous prier d'enseigner à nos pauvres Lectrices inculottées, le moyen de se mêler de leur affaires, ils n'ont moins de raison que les êtres, que le Boucher attache à la clôture ou il y a de l'herbe, l'animal a assez de raison pour y trouver sa nourriture, et il est très content, au lieu que le médiant et le jaloux ne se plaint nul part excepter que quand il est avec des pareil comme lui.

Je n'ai pas seulement entendu parler de la société protectrice des animaux, il y en a une aussi pour les persécuteur et les envieux et

pour ceux qu'ils se plaisent qu'à faire du mal, on n'en compte trois très remarquables dans Hochelaga à peut de distance de la manufacture de Mr. Hudon. Les langues de ces prétendus Lectrices, sont plus Bourreau que le meurtrier, parcequ'ils reprennent leurs venant beaucoup loin, ils peuvent trainer par leur langues-plus lourd que le câble qui sert à attacher les animaux du Boucher, la viande du dit Boucher, ne fait moins de mal que des langues médiantes et jalouses, il faut que peu d'heure pour la médiant pour bouleverser toute une ville à plus forte raison bien plus vite notre petit village d'Hochelaga, déjà très avancé dans la corruption par ces prétendus Lectrices inculottées, heureusement, que le nombre est faible, et nous espérons que le Bureau de Santé y portera remède bientôt parceque la calomnie repend plus d'affection et donne plus malade que les Woch Shop, et la petite vérole, je vous demande chère rédacteur, de me dire ou est l'humanité, la charité, et la Religion de ces médiantes prétendues Lectrices, je vous crois assez bon pour y porter remède ou de trouver quelque médecin pour guérir ces meaux de langues qui fait de si grand ravage dans un village; la meilleur médecine pour eux serait de n'usor que le couteau pour leur couper un bout de langues, et leur faire manger de la viande d'animaux attacher à la clôture, je vous certifié qu'ils finiront par être aussi bon que la viande du Boucher, les trois quarts du village sont satisfait d'en manger, et elle leur est très agréable à leur santé. Je supplis en même temps les messieurs raisonnables d'Hochelaga de y porter une grande attention aux prétendus Lectrices plus encore à leurs langues, afin que le village prospère dans l'union.

Dieu nous a donner une langue et un Soleil pour toutes s'en servir, mais; raisonnablement, il saurat punir le médiant.

UN BOUCHER,
Hochelaga.

Faute d'espace nous sommes obligé de remettre au prochain numéro, la correspondance de *Blac* sur l'assemblée des conservateurs à Beauport.

Un mot d'avis au public. Lorsque vous écrirez au *Vrai Canard*, demandant un abonnement ayez un soin tout particulier d'omettre le nom du comté ou de l'Etat où se trouve la paroisse que vous habitez. L'éditeur est censé de toujours le savoir. Il est utile quelquefois de ne pas mettre votre signature au bas de la lettre. Si le gérant ne reconnaît pas votre manuscrit il n'ontre pas votre nom sur la liste des abonnés, il devrait résigner et céder sa place à un autre.

Modèle de style. La phrase suivante est extraite de l'article de fond du *Courrier de Montréal*, de lundi dernier:

Après, M. Letellier accusait le gouvernement de Boucherville d'être contrôlé par des *rings* de chemin de fer, ceux qui faisaient parade d'une si vertueuse indignation savaient bien que, loin d'être à la merci de ces prétendus *rings* qui n'existaient que dans l'imagination des rouges, le ministre d'alors avait réussi à triompher des efforts des libéraux et des mécontents intéressés dans les chemins de fer du sud et qui voulaient forcer le gouvernement à leur accorder une augmentation de subsides.

En prononçant cette phrase dans le goulôt d'une cruche on la rince du coup.

Joliette a eu il y a quelques semaines, un procès qui a fait sensation. Voici comment le litige a été causé.

Un ex-juge pratiquant aujourd'hui comme avocat, est d'une malpropreté proverbiale dans le canton.

Il rencontre un huissier, un gailard pesant 250 livres, surnommé Belhommo.

Celui-ci lui demanda s'il se rendait directement à son bureau. L'avocat répondit oui et demanda à l'huissier ce qu'il voulait.

L'officier du shérif lui dit qu'il voulait avoir l'argent qui lui était dû.

La montarde monta au nez de l'avocat qui jeta de hauts cris. Il s'exclama: "Comment! un vil huissier comme vous ose-t-il me demander de l'argent, lorsque je ne lui dois rien. C'est vous au contraire qui me devez!"

L'huissier qui avait la tête près du bonnet se fâcha à son tour et invoqua l'avocat. Comment, s'écria-t-il, moi un vil huissier!! Allez donc vous laver le corps les orilles et les mains!!!

L'affaire fut mise entre les mains de Dame Thémis par l'avocat qui réclama \$90.00 de dommages.

La cause est encore pendante.

Il était affreux à voir. Ses yeux sortaient de leurs orbites, sa bouche était frangée d'écume. Il se démonait comme un possédé, jurant comme un corsaire. Les passants le croyaient atteint d'aliénation mentale. Ils se trompaient. C'était tout simplement un charrotier qui venait de livrer six cordes de bois à une mauvaise adresse.

LE POLICEMAN POITRINAIRE.
OU
LE CHAPEAU SANGLANT.

CHAPITRE I.

OU LE HÉROS ENTRE EN SCÈNE.

C'était par une belle soirée d'automne de 1879.

La nuit avait étendu son dolman sur la ville de Montréal et l'avait boutonné avec des étoiles.

La lune était pâlotte et les astres "bummaient" dans le firmament sans se douter qu'il allait se passer sur la terre un drame des plus horribles. La rue Ste. Catherine paraissait très animée.

Un policeman se promenait sur le trottoir près de la rue Amherst.

De temps en temps il faisait retentir une toux creuse comme celle d'un homme époitriné.

Il s'approcha à pas lents du magasin de Joseph Cédras, No. 628, Rue Ste. Catherine, et parut réfléchir en regardant dans la vitrine une multitude de chapeaux à bon marché qui y étaient exposés.

CHAPITRE II.

LE SACHET MYSTÉRIeux.

Une jeune fille au regard timide, aux joues fraîches et veloutées s'approcha du magasin en donnant le bras à une vieille demoiselle.

Le policeman pâlit, chancela, laissa tomber son bâton et s'affaissa sur le pavé. Castorina s'approcha du constable et poussa un cri.

C'est lui! c'est lui! dit-elle. Je le reconnais. Un inconnu déboutonna le capot du policeman.

A côté du "sifflette" du malheureux il y avait un petit sac renfermant un parchemin portant une écriture en lettres rouges.

Horreur! ce rouge était du sang. Seigneur! dit la vieille Cunégonde. Ce sang! c'est celui de ton frère.

La jeune fille s'évanouit.

CHAPITRE III.

LE SECRET.

Lorsque Castorina revint à elle, Cunégonde lui lut les lignes suivantes sur le parchemin trouvé sur le cœur du policeman époitriné.

Je meurs, hélas à la fleur de l'âge. Je suis dans la force de police depuis six ans sous un faux nom. Je suis issu d'une noble famille espagnole. Je m'appelle Don Bénoni Ladoucour. J'ai traversé l'Atlantique pour être plus près de Castorina la seule femme que j'aie aimée parcequ'elle m'a fait faire connaissance avec Joseph Cédras, qui a remporté le premier prix à l'Exposition de Paris, propriétaire du Grand Magasin de Chapellerie à bon marché, No. 628, Rue Ste. Catherine, à Montréal. Car c'est là où je puis acheter des Feutres de 50c en montant, des chapeaux de duvet de 75c, des chapeaux de soie de 50c à \$6.00.

Castorina pâlit.

Cunégonde poussa un cri déchirant.

CHAPITRE IV.

LA SURPRISE.

La vieille dame venait de lire au bas du parchemin :

Casques en sealskin pour \$6 00, en loup de mer \$12.00, manchons en vison \$5.00, boas en vison \$5.00.

Cunégonde maîtrisa son émotion du mieux qu'elle put et reprit :

Castorina, Est-ce un rêve? Est ce que je ne suis pas le jouet de mes illusions? Non, répondit le policeman d'une voix cavernense. Dépêchez-vous de faire vos achats. L'heure du bon marché vient de sonner au cadran du Magasin de Chapellerie de Joseph Cédras.

CHAPITRE V.

CONCLUSION.

Le policeman se releva et s'approcha du comptoir et essaya un chapeau de soie. Cunégonde et Castorina s'interrogèrent des yeux.

Ma tante dit Castorina, au nom du ciel expliquez-moi ce mystère.

Castorina! ce policeman est ton fiancé N'as-tu pas reconnu sur sa poitrine la croix de la mère?

Le policeman s'écria :
Merci, mon Dieu, je suis guéri!
Les fiancés furent mariés le lendemain à l'Eglise St. Jacques. Tous les jours on les voit avec leurs amis près des comptoirs de Joseph Cédras. Ils y achètent à très bon marché et sont certains d'être servis avec politesse. Le Magasin de Joseph Cédras, est au No. 628, rue Ste. Catherine.

La salle de billards d'Alphonse Mercier continue toujours d'avoir une popularité bien méritée. Cette salle contient les plus belles tables de Phelan et Collender avec tous les accessoires. Le système d'éclairage est parfait et les amateurs du noble jeu y trouvent tout le confort désirable. La salle de billards d'Alphonse Mercier, est à l'encoignure des rues Notre-Dame et St. Gabriel.

La situation à Québec est très obscure. Le peuple veut être éclairé sur les mystères de la politique. M. J. H. Beaudry, No. 643 rue Ste. Catherine, près de chez Pilon est le seul qui puisse lancer des flots de lumière à bon marché. Il vend son huile de charbon à raison de 12½c et 15c le gallon. Son magasin est un petit palais où l'on entre en foulant les tapis somptueux de Bruxelles. C'est la place favorite des dames.

Un canadien des Etats-Unis rencontra un de ses amis sur le Champ de Mars et lui serre la main. Hallo! dit-il, you are a jolly old brick. Wise off your chin, pull down your vest. Come along with me to the Volunteers' House at the corner of Craig and St. Constants street. We will have a splendid hooker which will make you spin. Arcand is a chip of the old block His liquors and cigars are the best.

La petite Justine disait à sa maman. Je me marierai assurément avant mes grandes sœurs. Mon cavalier raffole de ma chevelure. Ce qu'il admire surtout c'est l'élégance de la séparation au milieu. C'est la perfection de la raie. C'est chez Ponton No. 44, rue St. Laurent qu'il achète mes cheveux naturels. Ses peignures et ses frisures cassent tout ce qu'il y a dans ce genre à Montréal pour le fini et bon marché.

Les personnes dont nos noms suivent nous ont fait parvenir une réponse exacte au dernier rébus :

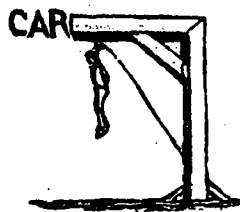
Alp. Fournier, Rimouski; F. X. Charland, Montréal; Z. Robert, Québec; C. Préfontaine, St. Hilaire; Mad. Trépanier, Québec; M. Tangnay, Québec; Chs. Leduc, Hull; H. Bergeron, St. Timothé; A. Caron, Québec.

Une dame de la rue St. Denis qui a trois filles à marier disait ces jours derniers à une de ses amies : Les bons partis sont difficiles à trouver. Je ne vois qu'un seul moyen d'attirer la jeunesse dans mon salon; ce serait d'inviter vos connaissances à un parti d'huîtres. Afin que personne ne fasse défaut il me suffira de dire que j'ai acheté mes bivalves chez Fournier, au Quai de la Compagnie du Richelieu. C'est là où sont les meilleurs, celles de Bouctouche, de St. Simon. Voir l'annonce sur le *Vrai Canard*.

Un conseiller législatif qui avait refusé de voter les subsides, se voyant poursuivi par une bande de rouges sur la rue Ste. Catherine, se réfugia dans le salon coquet de M. Théotime Lanctot No. 632, rue Ste. Catherine, et se consola en sifflant trois verres de Liqueur de première qualité. Il en sortit vers minuit disant : Décidément ce vin a un petit goût de revenez-y.

Lorsque vous partez pour voyager, en vous rendant à la gare Bonaventure n'oubliez pas de prendre le coup de l'étrier chez A. Théoré et Cie., No. 168, rue Bonaventure. Cet établissement est le seul endroit du quartier où les vins, liqueurs et cigares sont de première classe.

REBUS No. 7.



Explication du dernier rébus
Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse.

Les derniers rapports du Transvaal mandent que les Zoulous ont adopté la barbare coutume de scalper leurs victimes.

Le 29 Juillet le capitaine Atkinson du 113ième régiment de ligne fut pris par les Zoulous dans une escarmouche. Les sauvages scalperent l'officier et, chose étrange, ils virent les lettres suivantes tracées sur son crâne, au-dessous de l'os pariétal droit: Pour avoir un excellent feutre à 50 pour cent meilleur marché qu'ailleurs, il faut aller chez C. Robert No. 60 rue St. Laurent.

L'avocat de la Couronne disait hier à l'honorable Juge qui préside les assises de la Cour du Banc de la Reine : Chaque fois que les petits jurés rendent un verdict sage et bien raisonné je m'aperçois qu'avant de répondre à leurs noms, ils sont allés prendre un verre de bonne liqueur chez Gaspard Mathieu, No. 20 rue St. Laurent.

Un reporter demandait à l'échevin Holland qu'elle était son opinion sur la grande question des bouchers : Ecoutez, répondit-il, je ne sais qu'une chose; c'est que vous trouverez toujours des viandes fraîches de première qualité, et à meilleur marché qu'ailleurs, en allant à l'Étal privé de Chs. Meunier, coin des rues St. Dominique et Vitré.

Boileau a dit: Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. Pour vous convaincre de la vérité de cet axiome, n'oubliez pas que le vrai Brazeau est le seul marchand de Montréal qui puisse vous vendre un vrai cigare de la Havane, pour cinq centins. Le magasin du Vrai Brazeau est au No. 47, rue St. Laurent, à droite en montant, avant d'arriver à la rue Vitré.

L'Évangile nous recommande de donner à boire à ceux qui ont soif, et à manger à ceux qui ont faim. Nul à Montréal ne remplit mieux ce précepte que Truteau avec ses *Free Lunch* et ses liqueurs de première qualité, dans son salon fashionable au coin de la rue Craig et de la Ruelle Perrault. Truteau s'est immortalisé comme hôte à St. Vincent de Paul.

COALITION.—La crise est finie à Québec. MM. Joly et Chapeau sont dégoutés de la politique. Ils se rendent tous deux à Montréal afin de passer leurs soirées en bonne intelligence dans le Jeu de Quilles populaire de J. B. Emond, No. 272 rue St. Laurent. Baptiste est en train de compléter leur éducation politique en leur enseignant la manière de lancer un *SCREW BALL*.

LES ESPRITS.—Les esprits s'appeurent font des manifestations à quelques portes du LAGER BEER GARDEN, de Frank Larin. Vers onze heures du soir on y entend frapper une centaine de coups à la minute. Les targettes de châssis et les poignées de portes restent en branle pendant au moins une heure. Ça finit par une détonation comme une décharge d'artillerie. Ce mystère est expliqué gratis par Frank Larin, No. 88, rue St. Laurent.

M. G. Lonsire a entrepris de révolutionner l'art de la photographie. Ses bas prix et le fini de son travail mettent ses concurrents aux abois. Lisez plutôt: 2 portraits pour 15c., 4 pour 25c., 9 pour 35c., 2 douzaines photographiques pour une piastre. Ouvrage garanti de première classe. Ateliers 68 place Jacques-Cartier.

Il doit y avoir prochainement une course d'omnibus de Québec au Sault, entre M. Groleau et Cyrille Chamberland, l'eujeu est de vingt cinq piustres.

Pour avoir un portrait avec un fini artistique à meilleur marché quo n'importe où ailleurs, ressemblance garantie, il faut aller chez H. Larin No. 18 rue St. Laurent, Mr. Bayard, peintre et dessinateur de renom, est attaché à l'établissement.

Le public voyageur apprendra avec plaisir qu'il y a à Trois-Rivières un hôtel qui n'a pas de rival dans la place pour le confort, l'élégance de l'ameublement, la promptitude du service et l'excellence du menu. C'est le St. James (ancien hôtel Farmer). Jos. Riendeau, ci-devant de l'hôtel du Canada, en est le propriétaire. C'est tout dire.

MUSIQUE NOUVELLE.

Les Oiseaux du poète, Romance, - 35c.
Timidité, " 25c.
Amours et Fleurs, " 40c.
Je ne t'aime plus, " 25c.
Imprécations, " 40c

Publié par ERNEST LAVIGNE,

Editeur et Importateur de Musique, Instruments, etc.

237 Rue Notre Dame.

RESTAURANT FASHIONABLE

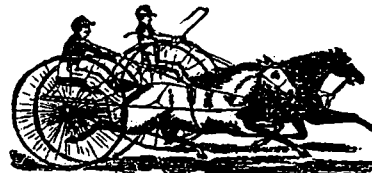
No. 94, RUE DU POISSON

St. Roch, Québec.

TENU PAR F. X. SAUVIAT,

[Le seul agent autorisé du *Vrai Canard* à Québec.]

Le public trouvera toujours dans ce Restaurant populaire des huîtres fraîches du golfe. Les mollusques y sont apprêtées de toutes les façons. Salons particuliers pour les Dames. Une magnifique salle de billards est attachée à l'établissement. On trouvera toujours dans la buvette des vins, liqueurs et cigares de premier choix.



\$1450 EN BOURSES

PARC LEPINE

Les 7, 8, et 9 OCTOBRE 1879.

PREMIER JOUR, MARDI.

No. 1. Bourse de \$150 pour la classe des 3 minutes.

No. 2. Bourse de \$300 pour la classe de 2.27.

SECOND JOUR, MERCREDI.

No. 3. Bourse de \$200 pour la classe de 2.34.

No. 4. Bourse de \$150 pour la classe de 2.50.

TROISIEME JOUR, JEUDI.

No. 5. Bourse de \$150 pour la classe de 2.38.

No. 6. Bourse de \$500 ouverte à tous chevaux.

HUITRES! HUITRES!!

Huîtres, Bouctouche, Malpec, Saint-Cimon, Caraquettes, etc., reçues tous les jours par le chemin de fer Intercolonial, à vendre à bas prix

S'adresser à

M. C. FOURNIER,

Quai du Richelieu,

Ou à

M. EUGENE BENOIT,

Marchand de Provisions, No. 93, Rue des Commissaires.